

# Bilan d'une expérience dans une école de 26 classes (1.500 enfants)

En octobre 1946 quand, enfin libéré des obligations militaires, je pus prendre une classe, exerçait dans l'école un collègue formé par les CEMEA et qui, parce qu'il avait employé l'imprimerie en colonie de vacances, tentait de l'introduire dans sa classe en même temps qu'il l'organisait en équipes et s'orientait vers les techniques Freinet. Pourtant, il est si vrai que la concentration de 26 institutrices dans la même école ne permet guère d'échanges de vue d'ordre pédagogique, que nous ignorions à peu près tout de ses tentatives et que je n'avais vu aucune de ses réalisations qui puisse me tenter.

Au cours du premier trimestre, il prit l'initiative d'inviter M. Romanet, instructeur CEMEA, à faire une conférence sur les techniques Freinet devant tous les collègues de l'école. C'est là que j'appris ce qu'était le texte libre, que je vis les premières pages imprimées, les premiers linos sortis de mains d'enfants.

Je me demande aujourd'hui si cette conférence, provoquée par un propagandiste très désintéressé et qui avait presque autant à apprendre que les novices que nous étions, n'est pas une forme de propagande favorable. Ne serait-elle pas réalisable par le débutant qui pourrait tenter de faire partager sa curiosité à ses collègues en invitant un chevronné à leur faire découvrir les techniques Freinet ? Un débutant est plus facilement suivi parce qu'il part de rien et avec rien, tandis que lorsqu'un collègue visite ma classe, même s'il est attiré, il ne manque pas de dire : « Oui, mais, s'il faut tout ce matériel et toute cette documentation... », sans penser que c'est le fruit de près de dix années de moissons et qu'au départ je n'avais rien, ou presque rien, et que j'avais alors assez de matériel pour exploiter les techniques que j'avais pu assimiler. Et peut-être qu'actuellement, alors qu'on peut s'adresser à tant de suppléants à la recherche d'un guide, les temps seraient très favorables.

Je fus donc conquis et je me mis de suite à l'ouvrage. Une documentation générale trouvée dans les cahiers de pédagogie pratique de l'Oflag IV D, et j'abordais en classe le texte libre et le travail d'équipes.

Les enfants écrivaient des textes — ne disons pas libres — puisque chacun présentait ses textes à jours fixes et que, je crois, le texte libre était obligatoire. Toutefois, on avait le droit d'en faire plus que son compte. D'exploitation, il n'y avait que celle du français (construction de phrases — j'étais en CM1 —, grammaire, orthographe). De prolongements, aucun, si ce n'est que les textes mis au point avaient l'honneur d'être recopiés sur un beau cahier et d'être illustrés.

Nos expériences étaient suivies avec intérêt. Celle de mon collègue par l'Inspecteur Primaire, car il avait l'avantage d'être le pionnier et aussi celui d'être titulaire, la mienne par un collègue préparant la Direction et qui me faisait de fréquentes visites. Toutefois, l'Inspecteur qui, par curiosité, admettait une expérience, n'osait encourager l'extension de telles pratiques.

Vers la fin de l'année, je commandais un matériel Freinet pour l'imprimerie et je pouvais, à l'occasion d'une exposition de travaux d'élèves, montrer aux

parents ce beau matériel tout neuf et les deux premiers textes imprimés.

J'étais fin prêt pour attaquer l'année 1947-1948. Le journal scolaire allait pouvoir démarrer.

Il se trouva alors qu'un poste fut vacant en CM2 et que je conservai un important noyau de ma classe de l'année précédente. Ainsi, avec des enfants déjà habitués à une nouvelle forme de travail et à une nouvelle discipline, je pus avancer plus rapidement et acquérir une certaine maîtrise dans les techniques que je pratiquais.

On ne dira jamais assez, à ce sujet, l'importance qu'il faut attacher à la connaissance de l'enfant, non seulement au comportement de l'élève, mais aussi à celui de l'individu qui, fort heureusement, vit aussi hors de l'école. Et comment connaître un enfant qu'on ne garde qu'un an en classe ?

Dans le domaine du travail, également, comment peut-on, en un an, habituer des enfants à une nouvelle forme de discipline, d'organisation sociale, comment leur apprendre à s'exprimer librement, à imprimer, et cet apprentissage terminé, n'avoir pas conscience d'une tâche inachevée et peut-être vouée à l'abandon ?

Ce hasard des postes disponibles servit mes débuts, puisque je devais encore, passant en Cours Supérieur puis en Fin d'Etudes les années suivantes, conserver un certain noyau, pendant trois ans, quatre pour certains enfants.

©©©

En octobre 1947 sortait le premier « Echo de la Ruche » (pas original, n'est-ce pas), bien imparfait, le maître étant aussi malhabile typographe que ses élèves, typographie qui me valut les premiers conseils de Freinet à qui je n'avais pas manqué d'envoyer notre première œuvre.

Le désir d'être imprimé multiplie les textes, et le journal étant source de revenus pour la coopérative, il n'est pas besoin d'attiser l'enthousiasme des enfants. D'autant que la concurrence avec mon collègue imprimeur joue, tant sur le plan travail que sur le plan commercial.

Toutefois, je sentais alors confusément qu'il faudrait vaincre un obstacle : l'isolement. Or, l'isolement à deux, c'est l'isolement quand même.

Et il fallut une autre circonstance heureuse pour asseoir mes convictions et enflammer mon enthousiasme naissant. Le Congrès annuel de l'Ecole Moderne se tint en 1948 à Toulouse, près du pays de mes ancêtres et j'avais de bonnes raisons d'y aller. Je crois que celui qui n'a jamais assisté à un Congrès ne peut avoir une idée exacte de ce qu'est l'esprit CEL. Peut-être même, peut-on dire que plus ces Congrès sont dramatiques, plus ils sont attachants. Et celui de 1948 ne manquait pas de l'être par la situation financière de la CEL.

Puisque j'y venais m'informer, outre la prise de conscience de la puissance personnelle qu'on acquerrait en s'imprégnant de l'esprit Ecole Moderne, je conçus la première forme de débordement du cadre local sous la forme d'échanges de journaux avec des camarades dont je relevai l'adresse.

C'était là une erreur, car ce genre d'échange n'a rien de vivant et je regrette fort d'être resté si longtemps à ce stade qui se perfectionna par la

suite par la correspondance assez irrégulière entre un de mes élèves et l'un de ceux de son journal-échangiste, et d'avoir attendu la rentrée d'octobre 1950 pour entreprendre la vraie correspondance régulière.

Aujourd'hui, je dirais à ceux qui débutent : c'est par là qu'il faut commencer. Ne vous défiez pas, comme je l'ai fait bien trop longtemps, des services de correspondance interscolaire d'Alziary.

En octobre 1948, la municipalité, qui a équipé ses colonies de vacances en matériel d'imprimerie (pas du matériel CEL) fournit six imprimeries semblables à l'école.

Un collègue se joint au pionnier pour faire avec lui un journal commun. Un autre tente l'expérience, sort deux numéros du « Pays des métallos », et puis c'est tout. Comme je lui demandais récemment ce qui l'avait amené à imprimer et ce qui l'amena à renoncer, il m'a répondu :

« Je me rends parfaitement compte que l'enseignement, tel que nous le donnons, ne parvient pas à intéresser les enfants. J'avais pensé que l'imprimerie pouvait être un moyen de les accrocher à quelque chose. Or, je me suis rendu compte que l'imprimerie, qui demande un certain apprentissage, ne donne pas sur un an les résultats escomptés et qu'elle constitue, dans ces conditions, une perte de temps hors de proportion avec le bénéfice retiré. »

Et j'en viendrai à une autre conclusion importante en évoquant l'autre imprimeur qui s'était joint à nous et qui était, avant tout, typographe. Pour lui, l'intérêt du journal scolaire résidait avant tout dans la recherche typographique. Je fus un peu, malgré moi, influencé par cette fâcheuse tendance et je sortis un journal très recherché en 1949-50. Lui aussi a abandonné après trois ans de typographie.

C'est que l'imprimerie, à l'école aussi bien qu'ailleurs, ce n'est pas ça.

Quand, au début des temps modernes, l'imprimerie se répandit dans le monde, les hommes ne s'arrêtèrent fort heureusement pas au moyen technique qu'elle représentait, mais ils virent, là, la possibilité de communiquer, d'élargir les échanges d'idées, de les réamander. Faire de l'imprimerie en vase clos, pour s'exercer à la technique typographique, sans diffuser sa pensée, constitue l'erreur fatale à l'expérience de mes deux collègues.

Imprimer sans correspondre ne peut pas conduire à l'École Moderne. C'est se livrer à n'importe quel exercice scolaire dont la caractéristique principale est la non-motivation.

N'avant pas ressenti moi-même, à mes débuts, l'absolue nécessité de la correspondance, il est possible que j'aurais pu être amené à renoncer si je n'avais pas eu la chance de conserver un important noyau d'élèves dont l'organisation coopérative était solide, pendant plusieurs années (quatre ans pour certains), car les classes que je n'ai eues qu'un an ne furent pas toujours brillantes et encourageantes.

(A suivre.)

R. FONVIEILLE.

Le responsable de la Commission Ecole de Villes aimerait recevoir le compte rendu d'expériences qui ont pu servir la propagande pour l'École Moderne, soit par le gain de nouveaux adhérents, soit par le changement constaté chez les collègues traditionnels au contact d'une expérience probante de classe moderne.

Envoyer à FONVIEILLE, 60, rue Richelieu, Gennevilliers (Seine).